

# MON PARCOURS, VERS LA LIBERTÉ

## **S'ENRICHIR, UN GESTE BANAL**

Si je veux raconter mon histoire, ce n'est pas parce qu'elle est spectaculaire ou remarquable, mais précisément parce qu'elle est banale. En temps normal, dans une biographie, on essaie de se mettre en valeur. On modifie les anecdotes pour y greffer le nom d'une personnalité connue ou d'un endroit extraordinaire qu'on a visité. Pas ici. Vous ne saurez donc jamais comment je me suis retrouvé sur un voilier en Polynésie française avec Vincent Cassel, ni pourquoi j'ai joué de la flûte traversière dans une soirée « meurtre et mystère » chez Guy Mongrain.

Plutôt, vous allez constater à quel point la liberté financière est atteignable pour le commun des mortels. Je n'irais pas jusqu'à dire que le chemin est aisé, mais il est certainement à la portée de la vaste majorité des Québécois.

Dans cet esprit, ce livre se veut accessible à tous. De toute façon, je n'aurais pas l'intelligence ni les connaissances nécessaires pour le rendre inaccessible. Je ne suis ni un expert des finances ni le gourou d'une secte de frugalistes. Je suis simplement un gars qui a trouvé une porte de sortie vers la liberté. Voici donc les grandes lignes de mon parcours.

## FRUGAL MALGRÉ MOI

Mon histoire débute un dimanche à 19 h. Dès ma naissance, j'ai expérimenté le blues du dimanche soir. Le week-end était déjà fini. J'avais l'impression de ne pas l'avoir vu passer!

Quelques années plus tard, en cinquième année, je gravais sur mon pupitre, avec la pointe de mes ciseaux, l'inscription suivante: « Si un prof se tue à te donner des explications, patiente et laisse-le mourir! » Ce dicton résume assez bien l'ensemble de mes études primaires et secondaires. J'étais un élève distrait, bien plus intéressé par un bout de règle en plastique converti en skateboard pour les doigts que par le bruit qui sortait de la bouche du professeur. Tel un prisonnier, je faisais mon temps.

Heureusement, mes parents m'ont poussé à grands coups de pied au cul tout le long du parcours scolaire. Sans eux, j'aurais abandonné mes études dès que possible et fondé une petite entreprise qui serait devenue plus tard une grande multinationale. Puis, une fois milliardaire, je serais tombé dans l'enfer de la drogue et du jeu, pour finir sans le sou dans un hôpital psychiatrique. Je leur suis reconnaissant de m'avoir évité le pire!

Plus sérieusement, mes parents m'ont inculqué mes premières bases de frugalité. Ils m'ont appris, par leurs actions, à étirer chaque dollar.

Premièrement, ils n'ont jamais acheté de voiture neuve et, surtout, ils ne se sont jamais endettés pour le faire. Le véhicule, pour ne pas dire le « bazou », était payé comptant. Mon père voyageait entre la maison et le boulot à vélo, été comme hiver. Les transports collectifs comblaient le reste de nos besoins de déplacements.

Deuxièmement, durant mon enfance, mes parents ont rarement acheté du neuf. Je pense que nous ne faisons qu'une visite annuelle au magasin, juste avant la rentrée scolaire. Tous les articles de sport étaient issus de ventes-débarras ou de petites

annonces dans le journal. Ma mère confectionnait tous les costumes d'Halloween et réparait nos vêtements troués. Mes parents ramassaient même des meubles dans les vidanges pour les restaurer. Encore de nos jours, si vous passez sur la rive sud de Montréal le mardi matin, vous verrez probablement deux septuagénaires, la tête dans les poubelles d'un voisin, à la recherche d'un trésor.

Troisièmement, mes parents ont investi leurs épargnes au lieu de les dépenser futilement. Ils m'ont enseigné que l'acquisition d'actifs est la meilleure façon de s'enrichir. Comme la plupart des baby-boomers, ils ont misé sur l'immobilier. Même si j'ai plutôt opté pour le marché boursier, les bases sont les mêmes.

Quatrièmement, mes parents m'ont enseigné, contre mon gré, à résister au marketing. À titre d'exemple, au lieu de porter des Nike comme tous les enfants du voisinage, mon frère et moi avions des Lynx. Ceux qui ont connu cette marque de chaussures comprendront que ce n'était pas un gage de prestige dans la cour d'école. Pire encore, alors que les mythiques Air Jordan faisaient fureur, nous portions des Jordache, des imitations bon marché. La honte!

Finalement, mes parents m'ont guidé vers le bonheur. Ils m'ont démontré qu'en étant travaillant, humble, débrouillard et généreux, on peut s'accomplir pleinement. Avec le recul, je constate que le bonheur prévient bien des maux. À tout le moins, dans mon cas, il s'agit d'un vaccin efficace contre la surconsommation et l'endettement.

## **LA RENCONTRE DE LA FOURMI**

Mis à part la fée des dents, ma première source de revenus a été l'extraction sous-marine de matières précieuses. J'entends par là ramasser la monnaie dans les fontaines d'eau publiques. Eh oui, j'étais un parasite social dès ma tendre enfance!

Plus tard, j'ai occupé des emplois d'été immensément plus épanouissants, comme essayer des réservoirs d'essence ou emballer des fromages. Reste que, dès que j'ai réussi à accumuler quelques dollars, les sages enseignements de mes parents ont pris le bord. Je dépençais toutes mes économies estivales avant même les premiers flocons de neige.

Je vivais littéralement comme une cigale. Puis j'ai rencontré la fourmi.

La rencontre de ma conjointe, Van-Anh, a marqué, comme le dirait ma belle-sœur, un virage à 360 degrés dans ma vie. Sur le plan financier, ça a été le choc entre la frugalité vietnamienne et le laxisme québécois.

D'un côté, Van-Anh, issue de parents qui avaient fui la guerre, était bien consciente de l'importance d'économiser son argent en prévision des jours de pluie. Depuis l'âge de 10 ans, elle inscrivait toutes ses dépenses dans un petit carnet. Puis, quand venait le temps de déboursier ses quelques dollars d'argent de poche, elle raisonnait avec la sagesse d'un comptable. Alors que ses copines dépensaient futilement leurs allocations en achetant des colliers en bonbons et des gommes Bazouka, elle plaçait ses sous dans un compte d'épargne à la Caisse pop.

À l'adolescence, malgré la pression de ses pairs, Van-Anh a gardé ses habitudes frugales. Même si, paradoxalement, elle prenait plaisir à faire du shopping, elle le faisait à la manière d'une fourmi. En fait, elle pratiquait la chasse aux « vraies » aubaines. J'imagine que toutes ces années d'entraînement lui ont permis d'acquérir son pouvoir supranaturel à dénicher les bons *deals*.

De l'autre côté, il y avait moi, un « maigre blanc d'Amérique » qui avait grandi dans le confort de la banlieue et qui n'avait connu qu'une guerre, celle des tuques. La ouate dans laquelle je vivais avait engendré un certain laisser-aller financier. Bref, j'étais un frugaliste du dimanche.

Néanmoins, la discipline budgétaire de Van-Anh a fini par déteindre sur moi. Sans m'en rendre compte, j'ai acquis à son contact la notion la plus importante de ma vie financière, celle qui allait me mener à la liberté: l'épargne intensive.

Je suis devenu graduellement une fourmi. Moi qui croyais que mes parents étaient frugaux, je suis passé au niveau supérieur. Mes chaussures Lynx étaient soudain considérées comme des articles de luxe dans ma garde-robe. Même que je les conservais précieusement sous une cloche de verre pour le jour de mon mariage.

Somme toute, Van-Anh est le cerveau derrière le plan que je présente dans ce bouquin. Elle est Yoda, alors que je suis Luke Skywalker. Attendez, elle n'aimera pas cette comparaison... Disons plutôt qu'elle est M. Miyagi et que je suis Daniel-san? En tout cas, vous comprenez l'idée!

Si Van-Anh n'avait pas changé le cours de mon existence, je vivrais aujourd'hui dans une « maison trophée » à Candiac, je conduirais un VUS de l'année et, tous les jours, je me plaindrais de mon patron ainsi que du trafic sur les ponts. Chose certaine, je n'écrirais pas un livre sur l'indépendance financière.

## **L'ÉCOLE, UN MAL NÉCESSAIRE**

On dit que l'amour rend plus fort. Du haut de mes 68 kilos (tout mouillé), ma relation avec Van-Anh m'a transformé en Shaquille O'Neal. Dans ma tête, je me voyais déjà à la tête d'un empire. Dans les faits, j'étais juste un étudiant paumé, sans avenir.

Après quatre sessions de glandage intensif au cégep, à virevolter d'un programme à l'autre et à chercher des excuses pour mes résultats médiocres, j'ai eu envie de prendre mon avenir en main grâce à Van-Anh. Sa discipline de travail exemplaire m'a inspiré. D'autant plus que son futur mari se devait d'être médecin, idéalement spécialiste. Ses parents n'accepteraient rien de moins pour elle. J'ai donc retiré la pellicule de cellophane qui

couvrait encore mes livres et je me suis donné à fond dans mes études. L'éducation, qui était jusque-là un mal nécessaire, était désormais mon grand projet.

Motivé à bloc, je suis passé de cancre à premier de classe en l'espace de quelques mois. La mention « probation » sur mon relevé de notes s'est métamorphosée en « distinction ». J'ai ainsi pu intégrer le programme de mon choix à l'université, soit l'informatique de gestion, et décrocher des bourses d'études.

Soit dit en passant, j'ai eu l'immense chance que mes parents valorisent l'éducation et financent mes études. En plus, ils ont toléré (même encouragé) ma présence à la maison, ce qui m'a permis d'obtenir un diplôme universitaire sans aucune dette.

## LA FAUNE DU 9 À 5

C'est dans une agence de communications Web que j'ai déniché mon premier emploi. Une carrière en marketing, l'antithèse de la frugalité, m'était destinée.

Avec mes 26 000 \$ par année, j'étais le roi du monde. Toutefois, malgré ce salaire astronomique, j'ai gardé le train de vie d'un étudiant. Pas question d'acheter une bagnole, de partir dans le Sud ou de me payer des chaussures neuves. J'emportais les dollars.

Par le fait même, j'ai découvert ce qu'était le monde étrange du 9 à 5. Un écosystème où les *workaholics* n'en font jamais assez, où les traîne-savates en font toujours trop et où être débordé est une vertu.

Voici un échantillon de la faune que j'y ai découverte et que j'ai pu côtoyer pendant quelques années :

Il y avait le « stressé-de-corridor », celui qui se balade dans le bureau pour ventiler son stress et pour dire à tout le monde à quel point le travail lui sort par les oreilles. Sa charge de travail est inhumaine ! On le trouve généralement en train de glander à la machine à café.

Il y avait le « beau-parleur », le vendeur bedonnant, portant un costume lustré, trop ajusté, qui a un œil sur la réceptionniste. Son habitat naturel est le resto, pour des lunchs d'affaires. Il est incapable d'écrire une phrase complète, mais connaît de bonnes blagues grivoises.

Il y avait le « comptable-rebelle », celui qui essaie de se dissocier de son emploi beige et monotone en se proclamant anti-conformiste. Il conduit une moto la fin de semaine et écoute du AC/DC le soir dans son bureau quand tout le monde est parti. Il rêve secrètement de peindre, mais pour l'instant ses seuls tableaux sont dans Excel.

Il y avait le « marketer-hipster », ce jeune professionnel aux avant-bras tatoués qui porte une moustache ironique, vit dans un quartier embourgeoisé et possède le dernier iPhone. Il est en fait une victime du marketing. On le voit presque uniquement en selfies sur les réseaux sociaux.

Il y avait le « geek-ermite », le développeur de logiciels, d'apparence négligée, vêtu d'un bermuda et de Crocs, qui se contre-fout de la politique organisationnelle. Il veut juste qu'on le laisse tranquille avec ses lignes de code. Une figurine de *Star Wars* lui tient compagnie.

Enfin, il y avait moi, le « créatif-chétif », un ectomorphe (terme scientifique pour « grand *slack* »), la chemise froissée, des cernes de sueur sous les bras, qui reste au bureau après tout le monde (sauf le comptable-rebelle). Incapable de dire non, il est souvent une victime de choix pour le « boss-manipulateur » ou le « délégué-en-chef ».

Fin de l'aparté. Retournons à mon parcours.

## LE DÉCLIC

À ce stade, Van-Anh et moi étions des champions toutes catégories de l'épargne. Toutefois, nos ambitions financières n'étaient pas définies. Je devrais plutôt dire qu'elles étaient

définies par l'idéal forgé par la société de consommation, mais pas par nous. Ainsi, nous rêvions d'une grande maison dans un quartier cossu, d'un véhicule qui ferait tourner les têtes et, moi, d'une foutue paire d'Air Jordan. À bien y penser, ma plus grande folie coûtait seulement 200 \$.

Or, un événement malheureux a bouleversé nos vies et nous a forcés à revoir nos priorités. Mon beau-père, devenu gravement malade, a dû lutter pour sa vie durant plusieurs longs mois. Lui qui avait bossé comme un fou toute son existence pourrait ne jamais profiter du fruit de son labeur.

Imaginez, à une époque, cet homme était concierge la fin de semaine, livreur le soir, en plus d'occuper un emploi à temps plein le jour. Il avait trimé dur ! Et, finalement, il avait troqué sa santé contre l'espoir d'une vie meilleure pour sa fille. Il s'était ainsi assuré qu'elle pourrait ouvrir les portes auxquelles lui n'avait pas eu accès.

Bien que son père ait survécu à cette épreuve, ça a été un déclic pour Van-Anh et moi. Nous n'allions pas laisser le bonheur nous glisser entre les doigts. Nous n'avons donc pas attendu la retraite pour commencer à vivre. Les voyages se sont multipliés et l'idée de vivre autrement a commencé à germer.

## **LES VOYAGES FORGENT LA RICHESSE**

Voyager aide à mieux comprendre le monde qui nous entoure, mais surtout à nous découvrir nous-mêmes. C'est seulement en sortant de notre petit monde, de notre zone de confort, que nous comprenons qui nous sommes vraiment.

En voyageant, j'ai réalisé que mon mode de vie, que je croyais pourtant frugal, était en réalité excessif par rapport à celui de 95 % de la population mondiale. Ce que je considérais comme le minimum, l'essentiel, était en fait démesuré et superflu dans un contexte mondial.

J'ai vu des enfants d'âge préscolaire, complètement nus, se nourrissant à même les poubelles, des familles vivant sous un morceau de carton, des jeunes hommes débouchant la merde des égouts à mains nues pour l'équivalent d'un dollar par jour, des gens ne possédant rien, à part les quelques vêtements noirs qu'ils avaient sur le dos.

Pourtant, la plupart de ces gens, largement défavorisés par la vie, ne s'apitoyaient pas sur leur sort. Ils bûchaient jour après jour dans l'espoir d'une vie meilleure. Peut-être leurs enfants ou leurs petits-enfants auront-ils une qualité de vie semblable à la nôtre.

Ainsi, le niveau de vie d'un Québécois moyen constitue un idéal à atteindre pour la vaste majorité des habitants de cette planète. Nous menons une vie de rêve. Et nous sommes les seuls à l'ignorer. Au Ghana, un travailleur moyen aurait besoin de bosser durant 193 années pour atteindre le salaire annuel d'un Québécois moyen. En outre, l'avoir net médian d'un ménage canadien, soit ses actifs moins ses dettes, le place au top 3,81 % des plus grandes fortunes à l'échelle mondiale. Il correspond par ailleurs à l'avoir net combiné de 631 travailleurs moyens au Libéria<sup>12</sup>.

En plus, nous nous plaignons le ventre plein. Nous avons atteint un tel niveau de confort et d'abondance que la météo et les performances des Canadiens de Montréal sont désormais nos plus grandes inquiétudes. Il semble que notre bonheur collectif dépende uniquement de ces deux variables.

Chaque voyage m'a donc fait prendre davantage conscience de la chance que j'avais et m'a dégoûté un peu plus du mode de vie nord-américain. Les voitures qui font la file le matin au service au volant, les poubelles de 360 litres en banlieue, les sapins de Noël sur le trottoir le 5 janvier, les maisons de 3000 pieds carrés et les épiceries de 400 \$ chez Costco... Nous consommons comme si nous étions seuls au monde.

Force est de l'admettre, notre train de vie nord-américain est honteux.

## **CONSOMMER, LE VRAI SACRIFICE**

Mon niveau de frugalité a augmenté graduellement au fil des années, non pas parce que je faisais l'effort de me priver, mais parce que je prenais conscience de mes besoins véritables. Au fond, j'ai simplement perdu tout intérêt pour les biens matériels.

Pour moi, posséder un cinéma maison de 2000 \$ est inutile, puisque je peux vivre la vraie expérience en salle pour seulement 6 \$. Juste le prix de la location d'un film en ligne couvre le coût du billet de cinéma. Et, même si on pirate les films sur Internet, le coût hypothétique de ce cinéma maison représente 333 visites au cinéma. À la vitesse où évolue la technologie, ces équipements seront désuets avant qu'on ait eu le temps de regarder autant de films.

Il semble que l'être humain ressente le besoin de tout posséder. Nous voulons une piscine dans la cour, une salle de gym au sous-sol, un module de jeu pour les enfants, un spa, une bibliothèque exhibant notre collection de livres et un garage plein d'outils qui ne servent jamais. Quel cauchemar! Même si on fait abstraction du non-sens financier qu'il représente, tout ce matériel inutile nécessite d'être entretenu et réparé régulièrement (ou, plutôt, jeté et racheté). C'est du travail! Par conséquent, plus on consomme, plus on devient esclave de ses bébelles.

Mon parcours vers la liberté s'est accéléré à mesure que je me suis détaché de tous ces désirs bidon. Moins je possédais, plus je me sentais léger et libre.

Néanmoins, les gens de mon entourage avaient presque pitié de moi. Pour eux, je sacrifiais les meilleures années de ma vie, je passais à côté de ma jeunesse. «Tu fais de grands sacrifices!»

« Il serait temps que tu achètes une auto plus sécuritaire que ça ! » « Pourquoi tu n’achètes pas une maison, c’est le meilleur investissement ! » « Ta télé me fait de la peine ! »

La liberté est le résultat de choix et non de sacrifices. À mes yeux, consommer est le véritable sacrifice.

Si j’avais acheté une voiture neuve, j’aurais déboursé plus de 7000 \$ par année en paiements mensuels, en assurance, en dépréciation et en frais divers d’entretien<sup>13</sup>. J’ai plutôt fait le choix de conduire une vieille bagnole qui m’en coûtait 2000 \$ annuellement. La différence de 5000 \$ nous a permis de voyager un mois par an ET d’épargner pour notre retraite précoce.

Si nous avions acheté une « maison trophée », nous aurions dû nous exiler en banlieue, nous nous serions éloignés de nos emplois respectifs (et de nos amis) et nous aurions consacré nos week-ends à l’entretien de notre château. Surtout, nous aurions renoncé à notre liberté. J’y reviendrai.

Si j’avais brûlé mon budget en faisant des dépenses irréfléchies, je serais passé à côté d’expériences inoubliables. Par exemple, au lieu de m’abonner au câble pour regarder des matchs de foot à la télé, j’y ai assisté en personne. Au lieu d’aller tous les midis manger du *fast food* avec mes collègues de bureau, j’ai mangé aux meilleures tables de Montréal.

Les choix, toujours les choix ! Ce sera un thème récurrent tout au long de ce livre.

## LE RÊVE BRISÉ

Revenons à ma petite histoire. Nous sommes maintenant en 2006. Van-Anh et moi sommes sur une lancée. Nos épargnes foisonnent et nos ambitions matérielles sont révisées à la baisse. Nous sommes plus heureux que jamais. Un séjour au Vietnam catalyse notre désir de profiter du moment présent, de nous évader du métro-boulot-dodo. Sur une plage de Phu Quoc, nous convenons donc que le pactole qui devait servir de mise

de fonds pour notre future « maison trophée » serait plutôt consacré à notre fonds de liberté.

Mais plusieurs questions déterminantes restent encore en suspens. Principalement, combien d'argent faut-il pour être libre ? Notre premier réflexe est de nous informer auprès de notre banque de quartier. Après tout, toutes nos décisions financières ont été prises dans cette institution depuis des années. En plus, je sais qu'il y a un panier de bonbons mis à la disposition des clients.

Ainsi, pleins d'espoir, nous exposons notre vision jusque-là secrète de retraite à 45 ans à un conseiller financier.

Puis la réalité nous frappe en pleine gueule. Selon les projections infaillibles du système, nous devrions posséder la somme de 1 million de dollars chacun pour espérer nous retirer du marché du travail vers 55 ans. Et, comme pour s'assurer de bien nous remettre à notre place, le conseiller ajoute : « Ce scénario est optimiste. »

Pour que ce rêve se concrétise, il faudrait qu'on bosse une trentaine d'années, qu'on gravisse les échelons et qu'on atteigne un salaire annuel d'au moins six chiffres. Autrement dit, pour ce conseiller, si on n'a pas un revenu élevé, il est absolument impossible de prendre une retraite précoce.

Je sais maintenant que ce n'est pas vrai. J'en suis d'ailleurs la preuve vivante. J'ai atteint l'autonomie financière en touchant un salaire moyen de moins de 55 000 \$ par année.

Certes, avec le recul, je ne peux pas blâmer cet employé pour ces conseils erronés. Après tout, les formulaires qu'il utilisait n'étaient pas conçus pour des extraterrestres comme nous. En temps normal, un travailleur dépense à la hauteur de ses revenus. Rares sont les anesthésistes qui vivent dans un demi-sous-sol à Longueuil.

Aussi, nous avons fait l'erreur de confier notre plus grand rêve à un « vendeur à commission ». Est-ce que vous iriez de-

mander à un courtier immobilier si c'est le meilleur moment pour acheter la maison qu'il vend ?

À l'époque, nous n'avions pas conscience de tout cela. Van-Anh et moi sommes sortis du bureau la queue entre les jambes (mais au moins avec un bonbon dans la bouche). Ç'a été la fin de notre fantasme de retraite précoce et le retour à l'étouffante normalité.

## **LE TSUNAMI FINANCIER**

Alors que nous avions l'impression d'être plus loin de la liberté que jamais, la crise financière de 2008 a frappé. Ç'a été le coup de grâce ! Notre portefeuille de placement, constitué uniquement de titres d'entreprises, fondait comme neige au soleil.

C'était un cataclysme sans précédent. Tout ce qui ne devait jamais arriver est arrivé. Les banques faisaient faillite les unes après les autres. Les hauts placés de la finance américaine pressaient leurs conjointes d'aller retirer le maximum de pognon au guichet automatique avant l'épuisement des stocks.

Tous les jours, les marchés tombaient de 3 ou 4%. Après trois mois de débâcle, nous avons perdu environ 50% de tous nos actifs. Notre rêve d'indépendance financière était mort et enterré.

Je dois avouer qu'à ce moment précis, j'ai regretté de ne pas avoir suivi le troupeau. J'aurais pu dépenser comme un écerelé et ça n'aurait rien changé à mon sort. D'ailleurs, les gens irresponsables de mon entourage jubilaient : « Moi, la Bourse, je n'y ai jamais cru. » « C'est du *gambling* ! » « Vaut mieux profiter de son argent maintenant. »

J'ai ressenti un profond sentiment d'injustice. Si seulement j'avais su que j'étais à moins de neuf ans de la retraite.

## **À VOS MARQUES, PRÊTS, FIRE**

Il s'est ensuivi un formidable rallye boursier. À partir de 2009, les marchés ont rebondi de façon spectaculaire, comme jamais